

Anne-Marie

...Souffrier. J'appartenais à une famille qui, comme beaucoup de Français, n'a pas accepté la défaite qui était ressentie comme une trahison. Même mes parents qui avaient vécu la guerre de '14-'18 n'ont pas admis que le maréchal Pétain d'abord, signe l'armistice dans ces conditions, et ensuite prône la collaboration avec l'occupant. C'est une chose qui nous a paru déjà inadmissible.

Il y avait donc un état d'esprit dès le début. Mais, comme beaucoup aussi, on se disait: "peut-être que le maréchal Pétain joue le double jeu, peut-être qu'il essaie de sauver ce qui peut être sauvé," il y a eu une certaine ambiguïté. Mais très vite il y a eu un certain nombre de choses qu'en conscience on ne pouvait pas accepter, par exemple les persécutions raciales, les arrestations de familles juives dès l'été '40, dans une ville comme Lyon, qui n'était donc pas alors occupée. Et les dispositions qui ont été prises par le maréchal Pétain et Pierre Laval, les premières arrestations de familles juives à Lyon vraiment ont révolté l'opinion. C'était dès l'été '40.

Je me rappelle il y en avait une qui était près des Terreaux la (??) en Constantine, ça aurait fait beaucoup de bruit.

Au tout début, par des amis entre autres, la Librairie Crozier, qui était rue d'Algérie, nous avons eu les premières feuilles clandestines. Là il y avait Pierre Crozier et Berthe Crozier, c'était la Librairie de la rue Constantine, qui nous

a procuré très vite les premières feuilles clandestines. C'était "Petites Ailes", "Vérité", "Liberté", "Témoignage Chrétien".

J'avais aussi en rencontrer (???) des intellectuels surtout professeurs, professeurs de faculté, des prêtres, des religieux. Et là, on a donc rencontré des gens qui pensaient la même chose si bien que nous nous sommes procurés très vite les premières feuilles clandestines-- il y avait aussi "la Prophétie de St Odile" qu'on a tapé -- la soeur, qui est morte après la déportation, avait acheté une machine à écrire pour pouvoir justement taper ces feuilles clandestines, "la Prédiction de St Odile" (sic) et autres messages, et pouvoir les diffuser. Je crois que c'est comme cela que la plupart d'entre nous ont commencé la Résistance.

C'était d'abord une résistance intellectuelle, enfin en quelque sorte. Donc il y avait des réunions aussi dans les cryptes des églises, des premiers résistants, comme par exemple Andre Plaisantin (?) qui était un grand chef de la Résistance ici à Lyon en combat, et qui se réunissait avec des camarades généralement chrétiens, républicains, qui... on se réunissait déjà dans les églises, les cryptes très vite. Parce que dès le début.....

Oui Oui, mais il faut commencer par quoi?

; L'affaire Servilla

45 : Alors la dernière imprimerie clandestine, montée par André Bolier, était dans une rue qui était assez retirée à l'époque, derrière l'hôpital de Blanche. Une petite villa paisible et des jardins derrière grâce auxquels il pensait pouvoir s'échapper en cas de coup dur. Et Henri Bolier, qui avait déjà été arrêté deux fois, et qui avait été très torturé par la Gestapo à l'école de Sante Milite (?);

50 André Bolier avait juré de ne jamais retomber vivant entre leurs mains.

Et l'imprimerie a été attaquée le 17 Juin '44, mais sur dénonciation; il y avait des forces importantes gestapistes et milices qui ont cerné tout le quartier si bien que ils n'ont pas pu s'échapper. Ils se sont défendus avec les quelques munitions qu'ils possédaient, et trois ont été abattus sur place; et André Bolier et sa secrétaire Lucienne Servilla (?) ont essayé de fuir par les jardins. Peut-être qu'André Bolier aurait pu s'échapper si il avait été seul, il n'a pas voulu, il a fait franchir les clôtures par Lucienne; et ils ont été abattus sur la dernière clôture.

Lucienne a survécu; elle était très grièvement blessée, une balle dans la région du coeur. Selon leur procédé habituel ils l'ont hospitalisé pour la torturer une fois suffisamment

rétablie, la faire parler; et avec un audace invraisemblable le groupe "Front" et une amie personnelle de Lucienne Servilla-- dont on ne parle jamais, ce qui prouve qu'il y a quand même des héros, et surtout des héroïnes complètement ignorés, parce que les hommes, je m'excuse, s'attribuent toute la gloire de l'histoire alors que c'est elle, cette amie Marie-Jeanne Bouteille, qui est allée la chercher à l'hôpital. Elle a eu la complicité d'une religieuse qui s'est arrangé pour attirer l'attention de la sentinelle. Elle, elle a demandé l'autorisation d'aller aux toilettes, elle tenait à peine debout puisqu'elle venait d'être opérée, alors elle était naturellement en chemise etc.; et on avait réussi à lui passer un billet disant qu'elle aille aux toilettes à telle heure. Et c'est là qu'elle avait donc trouvé des vêtements civils; elle s'est habillée. Marie-Jeanne lui attendait à la sortie, lui a pris le bras puis qu'elle était incapable de marcher; et elles sont sorties à l'heure de la fin des visites, la fin des visites étant à trois heures, elles sont parties à trois heures comme les visiteurs normaux. Et elles ont eu le cran de dire: "Et bien vous voyez c'est juste trois heures"; et elles sont parties. Le groupe "Front" attendait à la porte avec une voiture, et on a pu la faire fuir.

justement chez les parents de Marie-Jeanne qu'on l'ont caché un certain temps, et après on a pu l'emmener plus loin. Mais celle qui a eu le plus de crânes, c'est la fille qui est allée la chercher, Marie-Jeanne Bouteille, dont on ne parle jamais.

Et alors depuis '45, donc depuis 38 ans, tous les ans le 17 Juin nous nous retrouvons, quelques uns des survivants, rue Diala(?) parce que ça a été une des histoires qui a le plus marqué la Résistance. André Bolier était vraiment un garçon formidable, et c'était une grosse perte pour la Résistance. Et Lucienne, qui a vécu même à Paris et quelques années en Algérie, tous les 17 Juin, elle était là; maintenant ça fait deux ans qu'elle ne vient plus parce que son mari est très malade et qu'elle ne peut pas le laisser.

Mais enfin, nous ne l'avons pas vécu, nous étions tous dans la déportation à l'époque; mais enfin pour nous c'était des camarades, on les a connus dans la Résistance, on a été très marqué aussi. Au retour ça a été très pénible de ne plus retrouver la plupart des camarades avec qui on avait vécu la Résistance.

I: Alors, pour un peu en revenir à vos histoires...

ES: Alors, pour en revenir à mon histoire, donc, comme tout

le monde, nous avons fait de la propagande/diffusion de feuilles clandestines. On avait envie de faire quelque chose, mais on n'avait pas vraiment de contacts avec un mouvement précis de résistance. Alors on participait à toutes les manifestations, c'est-à-dire pour le premier mai, pour le 14 juillet, pour le 11 novembre; et déjà il y avait des arrestations uniquement parce qu'on participait à ces manifestations. Mais on faisait ce qu'on pouvait, on cherchait à faire quelque chose, mais sans appartenir à un mouvement de résistance.

Et il s'est trouvé que j'étais à l'époque délégué rectoral dans un lycée de Lyon, c'est-à-dire que je n'étais pas titulaire de mon poste. Et ... enfin je ne peux pas raconter les détails trop...

: Vous voulez que je les raconte?

ES: Non, c'est peut-être pas à raconter.

: Mais si.

ES: Enfin toujours est-il qu'au mois de mai '42 il y eu une grande manifestation à Lyon à l'occasion de la visite du Maréchal Pétain. Toute la jeunesse devait se rassembler au stade, et défiler, et peut-être même prononcer le serment; je ne me rappelle plus; défiler la main levée, "Maréchal nous voilà"

etc. Et j'ai trouvé en salle de professeurs une affiche disant que les professeurs étaient tenus d'accompagner leur classe à cette manifestation qui était, je crois, un jeudi. A l'époque le jeudi était le jour de vacances scolaires. Quand j'ai vu ça j'ai bien dit: "Jamais de la vie, moi je n'accompagne pas mes élèves." Et il y avait une demi-douzaine de professeurs qui, dont ma soeur, qui ont adopté la même attitude, et qui ont refusé d'accompagner les élèves à cette manifestation.

La directrice m'a fait appeler et m'a dit: "Melle, je comprends parfaitement votre prise de position, mais je désirerais que vous vouliez bien me l'expliquer par... me le signifier par écrit, afin de dégager ma responsabilité." Et moi, qui n'appartenais pas à l'époque à un mouvement de résistance, j'étais donc libre de dire ce que je voulais. J'ai écrit longuement, et noir sur blanc, les raisons pour lesquelles je refusais d'accompagner ma classe. Naturellement quelques jours après, la directrice m'a fait appeler pour me dire que ma délégation m'était retirée. Et elle m'a dit; "vous avez agi comme une enfant, Melle, vous étiez la seule non-titulaire, c'est normal que vous payez pour tout le monde." Effectivement, les autres collègues qui étaient, comme ma soeur, agrégés et par conséquent titulaire, ont eu un savon du directeur mais ça

s'est arrêté là.

J'ai donc été vidée du lycée, et à ce moment-là, la résistance m'a fait venir et m'a dit: "bon, on sait ce que vous pensez, acceptez vous d'entrer au mouvement Combat?" Le premier contact c'était la directrice précédente du lycée qui avait été limogée comme israélite; et c'est elle qui m'a fait venir-- Mme Roschwijeg-- qui m'a fait venir chez elle. Elle se cachait plus ou moins à l'époque, et elle m'a dit: "On sait ce que vous pensez, mon neveu est au mouvement Combat, acceptez vous de..." Et à l'époque je me sentais vraiment incapable, je ne voyais pas ce que je pouvais faire vraiment d'utile. Enfin elle a pris un rendez-vous pour moi donc avec mon chef, Marcel \_\_\_\_\_, et qui est mort lui-même sous les tortures. Et c'est comme cela que je suis entrée au mouvement Combat. Mais un autre mouvement de résistance m'aurait fait signe, ça aurait été Libération, Franc-Tireur, j'aurais fait la même chose,; on voulait faire quelque chose.

JB: On avait des différences politiques, mais...

ES: Mais à l'origine, non. On voulait faire quelque chose.

JB: ...au moment de la Résistance, c'était pas tout.

MM: Je crois qu'il faut éliminer tout ce qui était politique à ce moment-là...

JB: Il n'y en avait pas à notre connaissance.

MM : ...Il y avait des individus qui décidait de faire de la résistance.

JB: ...qui se mettaient à disposition pour faire quelque chose.

? : Ils étaient disponibles, ils voulaient faire de la résistance, et rentrer les uns à Combat, les autres à Franc-Tireur...

ES: Mais c'est l'occasion qui a fait qu'on a été contacté par tel ou tel mouvement.

? : Et même il faut noter que on était aussi bien à Franc-Tireur qu'on était à Combat. Par exemple moi, j'étais avec Ducas...

ES: A Combat.

? : Patrick à Combat, et j'étais avec Claude ??? à Franc-Tireur.

JB: Mais oui, et inversement.

? : Et inversement.

ES: Et il y a des camarades qui étaient simplement agent de liaison, par exemple, et qui n'ont jamais su à quel mouvement ils appartenaient. Parce qu'il y avait un cloisonnement pour des raisons de sécurité, bien sûr; on devait savoir le moins possible. D'ailleurs, j'ai été contacté en même temps par Lucie Aubrac qui est bien connue puisque..., qui était

bien connue...

JB: ...Lucie Aubrac... il faudrait la raconter peut-être...

ES: Mais je crois que vous avez vu Lucie Aubrac...

I: Je vais la voir.

ES: Ah, vous allez la voir. Elle sera là dimanche d'ailleurs, je crois, pour la cérémonie Jean Moulin. Et c'est Lucie Aubrac qui m'a fait venir chez elle, c'était avenue Escirole, et... alors elle m'a contacté pour Georges Bidault,

: Georges Bidault.

ES: Mais oui, mais il y avait... elle, elle était de Libération, et bien elle m'a contacté pour Georges Bidault. Et alors à ce moment là j'ai dit: "Moi, ça m'est égale, mais je marche avec le premier qui m'embauche." Et alors le premier rendez-vous que j'ai eu c'était avec Marcel P..., c'était place Louis de Chevannes, en face de l'église de la Rédemption. Alors je lui ai dit: "Mais je ne vois pas du tout quel rôle utile je pourrai jouer, etc. Et il m'a dit; "mais ça, c'est moi qui déciderai, et puis quel pseudo adoptez vous?" Alors moi j'ai dit: "bruyère" parce que j'ai jamais la bruyère, et il m'a dit: "Bon, et bien vous vous appellerez Jeanne Bruyère, parce que nous sommes sous la statue de Jeanne d'Arc.

Et mon premier travail ça a été, comme beaucoup, les

boîtes aux lettres. Alors il y avait beaucoup de commerçants et c'est ça que je trouve qui est très intéressant.

: Oui, très important.

ES: Des commerçants, mais pas des gros commerçants, des commerçants qui étaient un cordonnier, <sup>une</sup> Pierre Corneille; il y avait le marchand de vins qui était rue du Guetelin je crois; Melle Come qui avait une petite mercerie, qui a hébergé toute la résistance d'ailleurs...

: Ah oui, absolument.

ES: Et il y avait le marchand de cycles de la rue Robert. C'était très important parce que vous entriez chez eux, c'est normale que vous entriez dans une boutique, vous venez pour faire réparer vos chaussures, vous venez pour acheter du fil ou n'importe quoi chez la mercière, vous venez commander du vin. Donc on n'est pas suspect, et ils nous ont rendu des services énormes parce qu'ils prenaient le courrier des uns, et ils le transmettaient aux autres.

: Il y a un petit détail de Melle Come, c'était le pot de fleurs.

: Non, non, le pot de fleurs c'était ~~Melle Come~~ Crozier. Melle Come c'était le... elle avait un panneau, forcément comme tous les commerçants, pour n'importe quoi. Je ne sais plus

d'ailleurs ce que disait ce panneau, mais il était entendu que, si'il était à l'envers ça voulait dire qu'il ne fallait pas rentrer.

JB: Le pot de fleurs était employé d'ailleurs...

ES: Le pot de fleurs c'était Marie Clozier.

JB: ...c'est-à-dire que si elle était présente, elle mettait son pot de fleurs à la fenêtre, si elle n'était pas là, c'était pas la peine de monter, elle était absente.

ES: Oui, mais Marie Clozier c'était la même chose. Alors son pot de fleurs, je ne me rapelle plus les détails. Mais elle a été arrêté par la Gestapo, donc ils l'ont arrêté chez elle le matin, elle était encore couchée. Alors elle a dit: "Vous me laisserez quand même le temps de m'habiller, et vous aurez la correction de vous détourner pendant 5 minutes; et elle en a profité pour rentrer son pot de fleurs. Elle e eu le temps de donner le signal parce que elle avait beaucoup de... en particulier elle appartenait au réseau Action, et il y avait une fameux qui venait aussi chez elle, un camarade réseau anglais. Alors il y avait beaucoup de monde à son appartement. Et elle a eu le temps de faire disparaître son pot de fleurs, le signal convenu.

Seulement il faut dire que la force de l'habitude, quand

vous veniez cinquante fois, chez la même personne sans rien...

: On ne regardait plus.

ES: On ne faisait plus attention, et c'est comme ça qu'il y a eu des erreurs commises.

Enfin pour en revenir à mon cas personnel. Je suis donc  
 22<sup>o</sup> entrée dans la Résistance fin Mai '42; et le recteur qui  
 m'avait donc retiré ma délégation, s'est vraiment compromis deux  
 fois pour moi. A la rentrée donc j'appartenais à la Résistance  
 et j'étais permanente; et vers le 15 Octobre je reçois une  
 délégation rectorale, enfin un demi service de 11 heures de  
 latin. Donc c'était le recteur qui, m'ayant retiré ma  
 délégation sur dénonciation de la directrice me réintérait  
 ainsi. Il s'est vraiment compromis à ce moment là.

Donc j'avais ces heures de latin; j'ai dit à mon chef: "Mais  
 qu'est-ce-que je vais faire, je ne peux quand même pas faire les  
 deux." Il m'a dit: "mais débrouillez vous comme vous pouvez,  
 mais il faut absolument faire les deux. Parce que d'abord,  
 il se compromet pour vous, donc vous n'avez pas le droit de  
 refuser; et deuxième ça paraît très suspect, au contraire ça  
 vous servira de couverture." Alors mes heures de latin étaient  
 uniquement le matin, et j'avais donc les après-midi. Mais en  
 cas d'urgence il est arrivé que ou l'agent de liaison, ou mon  
 chef vienne me trouver avant ou après mon cours parce que c'était  
 urgent

urgent. Et il y eu des élèves, des petites élèves, c'était une annexe, c'était des cinquièmes, qui m'ont dit, 'c'était des petites israélites, qui m'ont dit: "On avait bien compris que vous faisiez quelque chose parce que quelque fois on vous avait vu avec des messieurs." Et ces petites étaient tres sensibilisées à l'époque, parce que tout est mixte, mais alors à l'époque c'était pas la même chose.

: C'était uniquement des filles.

ES: Et d'ailleurs ma directrice est venue me trouver plusieurs fois, elle venait toujours le samedi; et pendant l'heure d'interrogation écrite, parce que à ce moment là il y avait des interrogations écrites hebdomadaires qui étaient obligatoires et qui étaient portées sur l'emploi du temps elle venait comme ça le samedi plusieurs fois, pendant que les élèves faisaient leur interrogation écrite

Et pendant les vacances de Noël, j'ai été convoquée chez le directeur. A l'époque on vivait d'une façon tellement anormale que je n'ai pas trouvé bizarre d'être convoquée chez le recteur pendant le congé de Noël; et j'attendais donc, et puis j'ai vu sortir la directrice en question, et en me voyant elle a vraiment blémi. Et puis le recteur me fait entrer et il me dit: "Voici, Melle, le rapport que je reçois sur vous." Alors le rapport disait en substance que plusieurs fois Mme la directrice

était venue m'inspecter, et qu'elle avait toujours trouvé les élèves entraînés de griffonner je ne sais quoi pendant que Melle Sousselier lit à son bureau. Alors moi, j'ai bondi, j'ai dit: "mais enfin c'est de l'interrogation écrite qui est marquée sur l'emploi du temps, et le livre que j'ai sur mon bureau, c'est le livre de latin." Et alors il s'est interrompu, il a dit:

"Melle, je sais parfaitement ce que signifie ce rapport, si je vous ai fait venir, c'est pour vous dire 'méfiez-vous'."

Et je n'ai plus revu la directrice jusqu'à la fin de l'année. Alors, bien sûr, elle n'est pas responsable de l'arrestation qui a eu lieu de façon autre, mais enfin il est certain que si on a fait une enquête on était quand même bien fichu déjà.

Et puis, et bien mon travail dans la Résistance, donc on faisait les boîtes aux lettres. Il faut vous dire-- vous avez peut-être eu des témoignages sur la résistance à Lyon. A Lyon vous savez que la résistance s'est faite beaucoup par les boîtes aux lettres parce que, contrairement qu'à Paris où il y a la concierge qui reçoit le courrier, chacun ici à Lyon à sa boîte aux lettres. Même nous, vous voyez, on a une boîte aux lettres dans toutes les allées. Donc c'était extrêmement pratique, ce qu'il fallait c'était obtenir des gens, d'avoir des boîtes aux lettres. Ors c'était très dangereux parce que la personne

qui prêtait sa boîte aux lettres courait les mêmes risques que nous, c'est-à-dire que si un agent de liason se faisait prendre à la boîte aux lettres, ou si simplement la boîte était dénoncée, qu'on trouvait du courrier, il était forcément arrêté aussi.

JB: ... était arrêté aussi.

ES: Et puis les boîtes étaient très vite grillées, c'est-à-dire connues de la police ou de la Gestapo, donc il fallait changer très souvent; et il y avait une époque où on disait très souvent: "lorsque on sait qu'une boîte est grillée, il faut qu'il y ait un signal, mettons cinq ou six immeubles avant on marquait à la craie n'importe quoi, une croix, qui voulait dire, à chaque immeuble, pour dire attention à la boîte. Enfin malgré tout il y a eu souvent des agents de liaison qui ont été pris aux boîtes aux lettres, et forcément, ça a entraîné des arrestations.

: A ce moment là il y avait des concierges, et alors dans mon cas particulier...

ES: Qui surveillaient.

: ... mon concierge était au *corps enchaîné?* ; il surveillait ma boîte aux lettres.

ES: Oui, mais si la concierge était...

: Et si j'étais en dehors du *corps enchaîné?*, j'étais grillé également.

ES: C'est comme ça que Melle Combe, d'ailleurs, la mercière

de la rue Bossuet a été dénoncée, par sa concierge, parce que sa concierge lui en voulait.

I: ... courtier personnel en différentes langues.

ES: Et il y a eu aussi, ici à Lyon, la Résistance a été favorisée par les "traboules", vous avez entendu parler des traboules?

I: Je les ai visités hier.

ES: Ah bon, où?

275 I: Dans le vieux quartier.

ES: A St. Jean ou à Croix Rose, quelles collines, Fourvière ou bien la Croix Rose?

I: Non, au centre de la ville.

ES: Place des Terraux.

? : Et même rue de l'hôtel de ville, de la rue de l'hôtel de ville à la rue

JB: Oui, oui.

? : Enfin ce ne sont pas des traboules aussi compliqués...

ES: mais les plus importantes c'est celles...

? : a ou dans ce coin la...

ES: Mais il y en avait une qui était formidable qui était, on montait à partir de la place des Terraux...

JB: Jusqu'à la place Colbert, on peut dire...

ES: Oui, justement. Et nous nous en avions une qui était dans un immeuble où on entrait par la rue de la Vieille, tout à fait en bas vers la Saône, et on débouchait place Rouville, c'est-à-dire à la Croix Rose. Mais la Gestapo qui vous poursuivait, on pouvait d'ailleurs facilement s'échapper dans ces... et puis eux connaissaient pas toutes les traboules. Les traboules ont rendu beaucoup de services à la Résistance.

: Oui, pas plus loin qu'ici vous avez, de l'autre côté du Rhône la des trois passages; il y en a même quatre passages. Alors c'était intéressant, c'était chez Ber lasel que ça se passait, marchand de vélos; il avait un apprenti, et il y avait qu'à prendre une échelle, qui était toujours dans le coin de la cour. On montait la nuit, donc, chercher l'apprenti, une fenêtre qui était ouverte en entre-sol, et puis on le déposait. C'était Baul Giraint qui déposait ses paquets de journaux là-dedans. Et on entrait par là quai Gaëtan ou par la rue Laurent Saint, ou par...

: Ah, et bien oui, je vois.

: Vous voyez, oui. Ça ouvre aussi 5, Place Gaëtan.

ES: Il y en avait une qui était 11 rue...

300 : On rentrait par un, on sortait par l'autre, on était...

ES: Et on pouvait sortir par la rue de la Charité.

: Et le père Lassel était un gros point de stockage de journaux; et aussi Place Colbert, j'avais parlé de la Place Colbert, parce que Giraint avait une piaule qui était au 9, Place Colbert pendant un moment donne. <sup>il avait</sup> Sa petite amie, d'ailleurs là-haut. Vous l'avez connu, Giraint?

[ : Oui. ]

: Pascal, autrement dit, c'est Plessy, il se faisait appeler Pascal Plessy, et il s'appellait Paul Giraint.

: Mais c'était Giraint.

: Alors tout de suite vous m'avez dit: "il y a un nommé Schmidt là," en effet il y avait un nommé Schmidt; il s'appelle Paul, il était très anglais, à la SOI, il avait le surnom de "crabe", "C-R-A-B"

I: Comme Mme ?

ES: Non, "Crab", "c-r-a-b"

: "crab, c-r-a-b"

I: c-r-a-b

: Comme le docteur Roussel; on l'appellait "Teb" Alors je vous parlerai, mais tout à l'heure, de...

: Oui, mais le Docteur Roussel...

: ...Virginia Hall, parce que le Dr. Roussel c'est une plaque tournante qui avait la résistance anglaise à Lyon...

ES: C'était Place <sup>Antoinna Français?</sup>  
<sup>St Antonin Ponce?</sup> , la grande Poste de Lyon,  
 Place

: Place se trouve, il y a un parking évidemment,  
 après la Place Belle-Cour, en bas de la Place Belle-Cour vers  
 le Rhône, il y a une autre petite Place qui a un autre petit  
 parking à l'air, et c'est la Place . Alors il  
 habitait ici, au 7, Place , c'est le Dr. Roussel, au  
 premier étage, il y a un entresol au premier étage. Et c'était  
 une plaque tournante. Alors si je me mets à causer c'est pour  
 parler de Virginia Hall puisque c'est des femmes que vous  
 voulez qu'on parle.

Virginia Hall .... Ça enregistre?

I: Oui, oui.

: Bon, Virginia Hall était une Américaine journaliste, du  
 325 New York Post, il doit plus exister comme journal. Le New York  
Post était agréé par Vichy si bien que cette journaliste améri-  
 caine, qui était venue en France régulièrement par l'Espagne,  
 était agréée par Vichy, allait et venait, et pouvait, pour la  
 documentation de son journal, interviewer la Gestapo. Et elle  
 a donc été voir Barbik plus d'une fois puisqu'elle habitait  
 Lyon, elle voyageait énormément en France, et son point

d'attaché était Lyon. Le Dr. Rousset était un de ses amis disons, c'était très particulier. Le Dr. Rousset, par Virginia Hall, est devenu, son appartement est devenu une plaque tournante de la résistance anglaise, c'est-à-dire que les clandestins, qui arrivaient par parachute, parachutaient souvent près de Loches, ou bien près de Limoges, venaient sur Lyon, avant de gagner leur région où ils devaient créer un réseau. Et donc, apr de Dr. Rousset ils avaient d'abord des cartes d'alimentation; souvent les carnets étaient imprimés en Angleterre d'avance, mais ça changeait la couleur des cartes d'alimentation tous les mois; alors tant que les Anglais n'avaient pas la couleur, ils ne pouvaient pas faire la carte fausse d'alimentation. Alors c'est de Dr. Rousset qui leur procurait à ce moment là, ou quelques tickets s'il avait quelques tickets immédiatement, ils avaient besoin.

350

Alors Virginia Hall se faisait appeler à Lyon, Brigitte Le Conte. Moi, je l'ai connu sous Germaine Le Conte, elle était au Nouvel Hotel, au grand Nouvel Hotel, où elle préférait plutôt que d'être à son appartement Place Haulier. Et de là elle est partie par la suite en Angleterre où elle a fait un stage au SOI. Les SOI sont donc, disons, une succursale des SI. Et où ils étaient entraînés, elle a donc été entraînée,

puis elle est revenue en France, toujours pour le New York Post, mais à ce moment là elle travaillait clandestinement carrément pour les SOI. Par le truchement du Dr, Rousset, elle a fait connaître plusieurs parachutes, ou qui venaient comme Peter Churchill, qu'on appelait Michel et qui venait par sous-marin, c'était un cas particulier à Antibes; et elle avait comme mission, Virginia Hall, de savoir où se trouvaient les postes émetteurs en France. Une fois qu'ils étaient parachutés, ou arrivés par bateau, par le bateau Fidélité sur la Baie de Barcares, un bateau de pêche, un ancien bateau polonais qui était devenu bateau espagnol de pêche, et qui lâchait, par des barques au devant de lui, à des rendez-vous clandestins le chercher il avait ses arrivages tous les 15 jours. Ou alors par sous-marin qui venait de Gibraltar, ils étaient lâchés sur des petits canots pneumatiques, à 4-5-6 km de la côte.

375

Alors Virginia Hall avait cette mission de savoir où se trouvait les postes émetteurs. Lorsqu'il y avait un radio operateur qui était arrêté, elle s'inquiétait de savoir si son poste avait été pris en même temps, sinon, d'essayer de le récupérer, de le mettre en caché, et puis de le conduire auprès d'un autre réseau qui en avait besoin. Voilà le travail.

de Virginia Hall. C'était une femme exceptionnelle.

I: Qu'est-ce-qu'elle est devenue?

JB: Alors là, on ne sait pas bien ce qu'elle est devenue, c'est-à-dire qu'il y a eu des parachutages qui sont mal passés, réceptionnés par les Allemands; et elle a disparu après par l'Espagne en 1943. J'ai plus entendu parler.

I: Oui, allez-y.

YS: Alors je suis née en Tchécoslovaquie en 1914, je m'appelle Yseult Saunier. Et en 1935 j'ai épousé un Français, professeur au Lycée Français de Prague. Et comme mon pays a été envahi par les Allemands en '39, je me suis mise à faire de la résistance en '39; j'étais donc une des premières. Et nous avons caché des armes, enterré des armes dans la forêt. On partait la nuit, parce que j'avais des amis qui étaient bien placés dans l'industrie d'armements-- comme en Tchécoslovaquie on fait des armes encore maintenant, très connus-- et nous étions dénoncés en Juin '40, et arrêtés tous ensemble, une dizaine de personnes dont personne est vivant, dont tous a été exécuté. Il n'y a que moi, j'étais très jeune, j'étais française, et on pensait que j'allais, en me relachant vite, de les mener à d'autres caches.

Et ça s'est passé, je suis restée tranquille, et j'ai rejoint la France, mon mari était en France, il était professeur

à Montua. J'ai rejoint mon mari en Janvier '42; et là j'avais pas du tout envie de faire de la résistance, je le dis franchement parce que vraiment c'était terrible. Et j'ai rencontré par hasard à Lyon un ami de mon mari, un professeur, le professeur Straquat, qui m'a dit: "On a besoin de vous, vous parlez bien l'Allemand, on a besoin de mettre quelqu'un dans un service allemand pour espionner". Alors j'ai pas voulu, je vous le dit franchement que j'étais pas tellement enchantée, mais enfin, puisqu'on avait tellement besoin de moi j'ai dit: "oui". Et j'ai travaillé donc aux renseignements, j'étais au réseau Galia, section Marguerite; et j'avais rendez-vous deux fois par semaine avec mon chef de réseau qui se faisait appeler capitaine Benoît, mais qui s'appellait de Bise, et qui était un Breton. Et il me demandait ce qu'il fallait faire; nous faisons surtout des faux certificats aussi pour ceux qui devaient partir. J'étais au bureau allemand de la main d'oeuvre; et nous faisons des faux papiers pour qu'ils ne partent pas en Allemagne, et pour savoir combien de personnes partaient, et quelles usines, etc. Enfin, je faisais de mon mieux de le renseigner; et on était dénoncé, et j'ai été arrêtée le 20 décembre '43 dans mon bureau, et j'étais enceinte de 6 mois, et conduit à Montluc. J'ai accouché à Montluc, enfin plutôt

à un hôpital allemand, un hôpital requisonné pas les Allemands, et j'ai été déportée le 19 juin '44, et je suis revenue en '45.

: Et ton bébé? Ton bébé t'a été enlevé tout de suite après?

YS: Voilà, il est resté chez des amis, il est resté; on me l'a pris, il avait un mois, et je l'ai retrouvé, il avait un an et treize jours.

: Et je crois qu'il a manifesté, qu'il manifeste quelquefois, non?

YS: Oh, il est né, oui, et il se porte bien. Je l'ai bien retrouvé, il a maintenant 39 ans, c'était un bébé. Il est architecte, et oui, au début il venait à des manifestations, maintenant il n'a plus beaucoup de temps. Voilà tout mon histoire.

I: Donc en gros, vous avez surtout fait des renseignements...

YS: J'ai fait des renseignements, c'était un réseau de renseignements, Galia. Nous avons eu des agents un peu partout et nous nous réunissons toujours. On a aidé au débarquement Barre; on a tout photographié la côte, enfin nos agents. On a aidé aussi à des évasions assez connues; enfin c'était surtout un réseau de renseignements, c'était pas de tout...

I: Dans ce bureau...

YS: Allemand? Et bien là j'étais... je traduisais, comme j'étais bilingue. J'avais une place assez importante, j'avais accès à tous les dossiers, je pouvais faire signer ce que je voulais et l'Allemand ne regardait même pas, il signait tous les papiers...

I: Donc vous aviez leur confiance?

YS: Ah oui, oui, oui. J'ai bien joué mon jeu, j'ai fait Et puis alors, on avait été déjà dénoncé une première fois par une collègue du bureau qui elle, évidemment, ne savait pas que j'étais dans la Résistance. Et là, il s'est rien passé. J'étais une deuxième fois dénoncée par une lettre qu'on a retrouvé après la guerre; et c'était pas ça non plus...

I: Signé par la personne qui...

YS: Oui, signé. On m'a convoqué d'ailleurs à la police quand je suis revenue en '45; on m'a convoqué à la police rue Vauban et on m'a montré la lettre de dénonciation qui était adressée à Vichy, où on disait: "Mme Saunier est une agente gaulliste, et il faudrait l'arrêter" etc. Mais on n'a pas donné je ne sais pas pourquoi; mais on a retrouvé la lettre intacte, bien propre...

475 : Parce que probablement à Vauban il y avait de la police

mais qui était également...

YS: Non, non, non Vauban ils m'ont convoqué, mais les papiers on a trouvé à Vichy...

: Ah, à Vichy.

YS: Et alors l'homme là qui l'a fait...

JD: Les papiers ils étaient retrouvés après?

YS: Oui, mais impeccables.

JD: .... sont conservés.

YS: Et moi, je l'ai pas accusé.

JD: ... de l'école de Santé...

: Non, ça a été démolit.

JD: des juin'43 c'est...

YS: Ça a été bombardé. Mais lui, il avait très, très peur, Il s'est mis à genoux; je lui ai dit: "Non, ce n'est pas à cause de vous que j'ai été arrêté," parce qu'ils ont vu "Mme Saunier déportée" etc. Alors j'ai dit: "Je ne porte pas plainte, le pauvre.

I: Oui, et pour terminer, est-ce-que vous croyez que le fait d'être là, une femme qui connaissait bien la langue allemande, ça vous a aidé un peu...

YS: Et bien c'est-à-dire j'aurais peut-être pas fait la résistance; on n'aurait pas eu tellement besoin de moi. Et puis après aussi, ça m'a aidé à Ravensbrück parce que je connaissais l'allemand, le czech; et malgré tout, ça m'a aidé à survivre parce que tout le

monde n'est pas revenu. J'avais une très, très grande chance de revenir, et de retrouver mon bébé.

IS: Et vous étiez à Nantua à ce moment là?

YS: Non, j'étais à Lyon. Mon mari était à Nantua...

: ...vous êtes revenu sur Lyon?

YS: Oui, à cause de ce professeur qui m'a donc embauché pour la Résistance. Alors j'ai pris une chambre, j'ai trouvé un appartement à Lyon, et je suis restée à Lyon. Et mon mari a failli être arrêté 8 jours avant moi parce qu'à Nantua il y a eu une raffle.

: Quand ça?

YS: Et il était, il n'avait pas cours, il était professeur au collège à Nantua; et ce jour là il avait cours seulement à 10 heures. Et quand il est descendu on lui a dit: "Mais vous ne savez pas?, tous les hommes, tous les professeurs étaient arrêtés, et même des élèves." Alors il a échappé; il est revenu à Lyon et m'a dit: "J'ai failli être arrêté." Et c'était 4 jours avant que j'étais arrêtée moi-même. Moi j'ai été arrêtée 4 jours avant Noël, le 20 décembre '43.

: Et vous étiez du réseau Galia par conséquent, il avait des autres guerillas qui étaient attachés à Franc-Tireur.

IS: Voilà. Oui, mon chef c'est Franklin, on se rencontre toujours.

MM: Je m'appelle MarieEmilie Vey et je me suis mariée bien après et je me suis appelée Mme Antoine. Je suis née en 1904, et je ne suis pas toute jeune; et au moment de l'appell du 18 Juin, il fallait faire un choix, et je l'ai fait tout de suite. C'est-à-dire ce n'était pas encore la Résistance si vous voulez, mais c'était la participation et l'appell du général de Gaulle qui m'a influencé. Et puis en même temps, le fait que je n'acceptais pas l'occupation par les Allemands. J'avais vécu la guerre '14-'18, ce qui a peut-être aussi cette conséquence; j'étais très jeune à ce moment là, mais j'avais subi également la guerre déjà, j'avais perdu un frere, qui avait 20 ans.

Et puis je faisais partie déjà des mouvements féminins,...

I: Lesquels, par exemple?

MM: Il y a, c'était le mouvement féminin qui était dirigé par Mme Avril de Ste Croix, et Mme Malaterre Sellier (?). C'était en 1920 qu'avait été créé le mouvement, tout de suite après la guerre '14-'18, j'étais toute jeune. Et en même temps je faisais partie de la Jeune République, qui était ----, le parti de Marc Saunier, vous avez dû entendre parler de Marc Saunier. Vous avez vu Bédarida (?), et François Herone (?) ils sont de la même origine l'un et l'autre, ils sont comme moi.

Alors j'avais déjà une éducation politique si vous voulez; et Claude Guélot (?) se réunissait avec Antoine Avina (?), qui étaient tous deux de la Jeune République, et en même temps il y avait

Auguste Pinton qui était Radical Socialiste, et Jean-Pierre Lévy, qui était un employé de Soarie, n'est-ce-pas. Il me semble, ils se réunissaient au Café de la Poste Place des Terreaux. Et avant moi, ils cherchaient le moyen, la possibilité, de voir comment on pouvait agir contre l'occupant; et petit à petit, comme Melle Soumelier, nous avons cherché à former des groupes de résistance. Mais la Résistance était, si vous voulez, inexistante parce que nous n'avions pas de contacts avec Londres. Alors ils ont formé le groupe Franc-Tireur, bien que je sois en relation également avec Plaisantin et d'autres amis, qui étaient à Combat. Mais, alors les tracts ont commencé à être imprimés pour Combat, en mars '41, et pour Franc-Tireur, en novembre '41. Alors actuellement on diffusaient ces journaux un petit peu dans la région, non pas seulement à Lyon, mais également dans les départements --- où j'avais de la famille qui était à 40 km de Lyon, près de Ville-Franche. Et régulièrement je leur partais les tracts qu'on voulait bien me confier, ou Franc Tireur, Libération, Combat, Témoignage Chrétien.

Témoignage Chrétien, je crois, a paru beaucoup plus tard

--- ~~.....~~  
MM: En même temps que Combat? A peu pres. Vous savez, la mémoire après 40 ans est un peu déficiente.  
--- ~~.....~~

MM: Oui, on verra après. On peut dire vraiment, je crois, je pense que mes amis sont d'accord avec moi, la résistance a commencé à être active surtout à partir de 1942, n'est-ce-pas? C'est 1942, il a fallu un certain temps. Entre temps...

I: Il y a d'abord eu la position, donc des tracts avec des journaux...

600 MM: Oui, c'est ça... Et petit à petit les noyaux se faisaient individuellement si vous voulez; on rencontrait un camarade, on parlait cinq minutes, dix minutes avec lui et on voyait sa tendance, on voyait si'il était hostile ou, au contraire, si on pouvait aller avec lui, ou si on pouvait l'ammener au groupe.

Et alors, mon occupation, et bien je travaillais toute la journée, j'étais chef de laboratoire dans une usine de textiles.

I: Vous étiez dans la chimie, ou...

MM: Oui, chimie.

I: C'était pas très traditionnel pour une femme, non.

MM: Oui, c'était assez exceptionnel. Chef de laboratoire, j'avais 25 personnes, j'avais 25 femmes sous mes ordres, qui m'ont rendu service, je le reconnais, toutes, parce que j'avais la mauvaise habitude de laisser trainer des papiers, des tracts qui venaient d'Amérique ou d'Angleterre. Et on me les ramassait en douce pendant que je n'y étais pas. Là j'étais vraiment imprudente.

625 I: Mais j'ai fait un petit peu comme Melle Sousselier, la boîte aux lettres, les tracts et puis petit à petit.

I: On commençait par là...

MM: On commençait, puis après, alors il y a eu l'occupation de la Zone Libre, et l'affluence des Juifs de la Zone Occupée sur la Zone Libre, et qui étaient traqués. Et alors mon rôle principale ça a été surtout de cacher des Juifs de n'importe quel nationalité, j'ai eu des Juifs allemands Par des fausses cartes on a pu faire passer en Suisse. Il y avait aussi le trafic des fausses cartes, et là, c'est avec l'aide de Commissaire de Police, qui à l'aide de faux tampons arrivait à nous procurer de fausses cartes.

Et puis pour continuer, il y eu le STO. Alors les jeunes dans mon industrie, il y avait beaucoup de jeunes, et j'essayais de tâter un peu le terrain pour voir si'ils étaient disponibles ou pas. Alors je les recevais dans mon bureau, et on disait: "vous voulez rester, vous voulez partir", "oh, non, je voudrais rester." Alors nous avions point de chute à La Poulte (?) où il y avait une autre usine de textiles, et le directeur était d'accord avec nous.

: Ça a aidé.

MM: Ça a beaucoup aidé, ils allait en Cloire dans l'Ardèche, ou d'autres sont partis aux maquis. Et puis, à un moment donné, la France combattante, des amicales de réseaux se sont développés

et j'ai fait une réflexion qui a dû intéresser un ami, Paul Fortier, qui était à ---, et qui m'a demandé si on pouvait faire un parachutage du cote de Ville-Franche. Et ce parachutage a été fait, elle s'appellait ~~Gilberte~~ <sup>Gilberte</sup> (?), je ne sais pas ce qu'elle est devenue comme vous, celle ci Gilberte...;

: ~~Gilberte~~ <sup>Gilberte</sup> Champion?

: Elle était médecin, étudiante en médecine?

MM: J'ignore tout, je sais que ce qu'il y a eu de scandaleux, et ce qui aurait pu être très grave, c'est que nous avons tiré le parachute en pleine rue Nationale à Ville-Franche, à six heures du soir, alors que tout le monde circulait. Ça a été vraiment, on peut dire, qu'une grâce d'état que personne n'était arrêtée.

675 Et puis après ---- Paul Fortier a été déporté, arrêté, le réseau dissout, et je suis passée à Fraterie Brec. Alors Fraterie Brec, vous le connaissez M. ?

: Fraterie...

MM: Fraterie, mais il y avait différentes sections, il y avait Brec, il y avait Corvette. Alors ce sont ce qu'on appelle les CFFL's; et là j'y suis restée jusqu'en Mai '44. Et le réseau était installé 12, Quai Victor Rogaigneur (?) chez la soeur du Général Brosset. Il y a eu une dénonciation. La Milice... ils ont été prévenus 48 heures avant; ils ont oublié le fichier, la Milice est venue, ont ouvert, naturellement à coup de hache ils sont arrivés

✓ bonheur sans le vouloir, je n'ai jamais pu distribuer Témoignage  
✓ Chrétien. J'étais sur la route de Villefranche avec mon Beau-frère  
✓ en voiture, et j'avais une valise pleine de Témoignage Chrétien  
pour la. Et nous avons été arrêté en route par la ~~police~~ par la  
police plutôt, par la police allemande; et ils nous ont demandé  
des papiers. A ce moment là je tremblottais un peu, et je leur  
ai montré ma carte ~~allemande~~ ils n'ont pas eu l'idée de regarder  
dans la valise.

I: C'est toujours une chance...

MM: Oui, je crois que...

I: Il y a des jours où on se...

25 MM: Et oui, et oui. M'enfin je peux dire que moi j'ai eu la  
chance de ne pas être déportée; et je trouve que c'est une chance  
énorme.

I: Et le fait d'avoir été féministe avant la guerre, est-ce-  
que cela a marqué un peu votre réaction...?

MM: J'étais déjà dans des mouvements, alors ça marque quand même;  
j'avais déjà l'habitude de lutter. Et puis même le fait d'être  
dans une industrie, vous êtes en contact avec du personnel, les  
cadres, la direction, vous avez déjà un entraînement, une communi-  
cation, j'avais beaucoup de communication avec les membres de  
l'usine; je crois que c'est important. Peut-être plus qu'avec les  
élèves, les élèves vous ne pouviez rien en faire, vous ne pouviez  
pas vous en servir; et vous savez, elles vous connaissaient, elles  
savaient ce que vous faisiez...

I: Dans l'équipe aussi (?)

A  
✓ I: Les élèves aussi parce que dans tous les établissements  
scolaires il y avait quand même un certain nombre de petites juives.  
Alors ces petites juives, les unes ont été dénoncées, arrêtées,

et leurs camarades savaient. Quelquefois elles ont été dénoncées justement par des imprudences, des gamines qui disaient à leurs parents, je suis sûre qu'un tel est une petite juive, et qu'elle a un faux nom. Et bien si le père était collaborateur, ou au moins péti~~n~~iste, les familles ont été dénoncées quelques fois pour ça.

MM; Oui, oui, oui, mais il y avait vraiment des grâces d'état. J'avais un ami qui s'appellait Capitaine Michel à ce moment là et qui était à Fratre également mais qui habitait Marseille; et il y a une des filles qui devait partir. Il me l'a adressé, il lui a dit: "et bien tu te rappelleras, elle s'appelle Vey, tu n'as pas besoin de le noter, Vey, comme la lettre." Il tourne les talons, elle a écrit sur un carton--Vey, V-E-Y, elle l'a écrit en toutes lettres. Et elle arrive chez Melle Henriette de Lafarge (?), que vous avez connu, et elle lui dit: "je vais à Lyon, mais je vais voir Melle Vey," et elle sort le nom de son sac, "mais avant il faut que je monte à la Croix Rose." Et alors je ne sais pas chez quelle camarade, elle est arrivée au moment où il y avait les Allemands, et elle a été arrêtée.

Et quand Melle Lafarge l'a su, comme elle était organiste, elle est venue avec sa serviette; et très fort, quand j'ai ouvert la porte, elle m'a dit: "je viens faire du piano à quatre mains avec vous." J'ai eu l'impression qu'elle tombait un peu... "je ne vois pas pourquoi vous voulez faire du piano à cette heure là," on n'avait pas pris rendez-vous. Elle ferme la porte, et elle me dit: "Préparez-vous, avez vous des papiers, donnez-moi tout ce que vous avez car votre nom est dans un sac, et la personne en question vient d'être arrêtée." J'ai attendu, et personne n'est venu.

Est-ce-qu'elle l'avait jeté, est-ce qu'elle l'avait détruit?  
Il y a des circonstances, vraiment on peut dire... par moments  
on a échappé aux choses, mais sans réaliser quel était le  
motif qui vous a échappé.

I: Oui, mais pour terminer pour le moment avec votre vision si  
riche... est ce que, par exemple, puisque vous étiez, vous aviez  
déjà une vision féministe, enfin vous étiez un peu plus ouverte  
à certains point de vue, est ce que avez vu dans la résistance  
même, tel le mouvement où vous étiez, est-ce-que il y avait toujours  
les mêmes préjugés vis-à-vis des femmes, ou est-ce-que c'était  
tout-à-fait...

MM: Oh, non, pas du tout, je n'ai jamais eu aucun préjugé parmi  
les... absolument pas.

I: C'était votre capacité qui jouait, pas votre sex.

[..... Many interjections]

MM: Ah, non, absolument pas, je ne crois pas qu'un camarade  
masculin a fait une remarque déplaisante sauf si on se comportait  
ridiculement, alors là évidemment, mais quand on faisait les...

: Dans la Résistance, non.

MM: Non, absolument pas.

: On serrait les coudes.

MM: On serrait les coudes.

A : ... Vous qui étiez dans les affaires, moi qui était étudiante  
à ce moment là dans les facultés, il n'y avait pas de différence,  
on était camarades... des filles avec des garçons, il n'y a jamais  
eu de distinction entre nous. Donc, si vous voulez...

I: Et cette question de vote.

MM: Le danger que je pouvais courir, c'est que dans mon industrie nous devions être quatre en tout, faisant de la résistance, sur 1500. Il y avait André Besson, Travers, moi, et un ouvrier.

Par exemple...

15 : A quelle époque?

MM: Mais même à la fin, à la fin il y avait très peu...

: Mais il devait y en avoir, non?

MM: Mais ce qu'il y avait, par exemple, c'est quand Pétain est arrivé, partout a fleuri des tableaux avec cadre, et le ruban bleu, blanc, rouge du Maréchal Pétain; et moi, dans mon bureau, il n'y en avait pas. Alors le chef comptable est venu, il m'a dit: "Tiens, vous n'avez pas mis le portrait du Maréchal Pétain," Alors je l'ai regardé très froidement: "je n'adore qu'une personne, c'est Dieu; si vous voulez, je mettrai un Christ." Et il a fait demi tour, c'était fini, il m'en a plus parlé; mais il a cherché pendant que j'étais dans L'Ain (?), il a cherché à me retrouver, et envoyé des lettres pour me demander, parce que je ne touchais rien à ce moment là-- les appointements étaient suspendus...

??? inaudible

MM: Oui, vous n'aviez rien.

: Beaucoup ont, se sont privé de leur salaire pour continuer dans la Résistance, et dans des conditions tout-à-fait difficiles puisqu'il fallait se cacher.

: La plupart n'avaient pas des traitements?

MM: On avait pas de traitements.

: C'était de l'argent de Londres, non, on parachutait de l'argent pour le mouvement, (many voices) Et puis je me rapelle avec mon

chef, à la fin du mois, on s'est retrouvé quatre avec un billet de cent francs, en francs anciens, et il fallait vivre, manger etc., et quand on dit qu'on en a profité...

MM: Ah non, non... Je me souviens de Trevous, vous n'avez pas connu Tres-tres (?) c'était le fils du notaire; et ils nous avait apporté cinquante francs, cinq mille francs à ce moment là c'était cinq mille francs, et pour l'apporter il avait démonté le guidon de sa bicyclette, et il avait mis le billet à l'intérieur, et puis il avait revisé; et il est arrivé tout fier avec son billet de cinq mille francs. Et nous nous étions ravis parce que, évidemment on était un peu gênés, on était juste.

JB: On peut dire qu'en '42 c'était bien la Résistance des fauchés parce que...

MM: On avait rien. On avait pas d'armes, on avait pas d'argent...

JB: ...et il fallait aider les Anglais qui étaient parachutés, ils n'avaient pas d'argent. Parce qu'on leur prenait, il y en a qui avaient de l'argent, mais leur avait pris plus ou moins en arrivant, en étant réceptionné c'est arrivé à ceux-là, là. Il y en a deux frères, celui là; et bien ils avaient 350 mille francs, à cette époque c'était une somme...

MM: 350 mille, c'est beaucoup (laughs)

JB: Oui, mais c'était pour donner...

MM: Oui, oui, je sais bien, je connais le truc.

JB: ...d'ailleurs Nicholas...

MM: Nicholas, oui,

JB: ... a donné aussi, Jean Beneson (?) a donné à Franc-Tireur, 250 mille.

MM: Du reste il faut spécifier aussi que nous ne recevions pas d'armes, et beaucoup d'argent d'Angleterre parce que les Anglais se demandaient ce que nous allions faire des armes, je crois.

: Il n'en était pas question...

MM: Il n'en était pas question...

: ... c'était renseignements, c'était...

MM: Oui, voilà, renseignements

: ...c'était pour savoir qu'est ce qu'il y avait comme "block" (?), si c'était sur la côte, savoir ce qu'il y avait de troupes à rassembler au différents endroits en France, savoir les points stratégiques que les Allemands gardaient particulièrement, écluses et autre, ou voies ferrés; et puis aussi les usines de guerre qui travaillaient pour les Allemands. Ainsi chez Michelin, chez Michelin, les Michelins n'ont pas voulu du tout, ils ont été reçus par un Anglais qui s'appelait ---- nationalité---- Qui n'a pas voulu accepter--mais alors on va entrer dans les affaires (tape player bieng moved) malgré moi, autrement je voulais partir en Afrique pour avoir à revêtir l'uniforme et gagner les Forces Françaises Libres.

I: Mais on avait besoin de plus...

: Ah, et il m'a pris par les sentiments, et je lui ai demandé la journée pour réfléchir, et le lendemain je lui ai dit: "et bien j'accepte," mais je savais le danger que ça faisait puisque j'étais déjà faire des émissions chez lui avec des Anglais.

Oui, on parle de femmes. Alors on pourrait dire aussi, il y a un témoignage, est-ce que vous avez quelque chose de particulier à dire. J'ai un témoignage de femme là, qu'on peut le communiquer, c'est Jeannette.

Many: Rue Plager, ouï, oui.

18: Oui, et bien si vous voulez.... et bien je vais le rechercher, et puis je vais vous le lire...

19: ... pas commencer si vous voulez parce que j'ai absolument pas parlé de...

20: Alors, et bien justement, vous continuez...

21: C'est pas tellement pour moi, si vous voulez, mais c'est pour parler un peu de ce que, à travers moi, ce que faisaient les... ce que pouvaient faire les femmes comme secrétaires. Alors, donc j'étais la secrétaire du responsable régional de Combat, Marcel Peck, et à R1, c'est-à-dire la région Rhône-Alpes actuelle, et qui avait onze départements sous ses ordres. Etante à la région, j'étais amené à connaître pas mal de monde, entre autre aussi les responsables des autres mouvements puisque, forcément les responsables avaient des contacts entre eux. J'ai donc rencontré les responsables de Libération, de Franc Tireur parce que mon chef disait: " je suis appelé à m'absenter, ma secrétaire pourra me remplacer, donc il faut que je vous la présente," etc. Et il y a eu des cas où-- j'étais lyonnaise, je faisais mes études à la faculté de Lyon, et un jour entre autres, il me présente au responsable de Franc Tireur; et nous n'avons bronché ni l'un ni l'autre, c'était Pierre Gacon, je l'avais connu, il était étudiant d'agrégation, moi j'étais étudiante de licence, il connaissait donc mon véritable nom et moi je connaissais le sien. Il nous a présenté sous notre pseudo, et nous n'avons bronché ni l'un ni l'autre. Et c'était assez fréquent, si vous voulez, quand on habitait une ville, soit comme étudiant, soit ensuite commençant dans l'enseignement, on

connaissait déjà pas mal de monde.

Donc j'ai fait les boîtes aux lettres, alors donc, les boîtes aux lettres qui ont rempli un très grand rôle à Lyon; et c'est comme cela que j'étais appelée à parler des commerçants qui nous ont tellement aidé, Melle Come, par exemple,. Mais il y avait aussi les Demoiselles Buisson qui avaient un magasin d'antiquités rue Vaulecour, 29, rue Vaulecour. Non, c'est 9 rue Vaulecour. Et c'étaient des Demoiselles qui étaient extrêmement originales, Marie et Renée; on disait toujours; "les Buissons Sisters." Elles étaient très originales, c'est pourquoi elles ont réussi à passer à travers parce que elles ont été arrêtées une fois; mais elles avaient l'air tellement bizarres, tellement originales elles les mettaient en boîte, ils n'ont pas osé les garder. Mais c'était les Demoiselles Buissons, elles rencontraient un officier allemand, les officiers allemands quelquefois obligeaient les Français à leur laisser le trottoir. Et les demoiselles Buisson, elles avaient toujours une ombrelle ou un parapluie, elles ouvraient le parapluie ou l'ombrelle en pleine figure, et elles passaient.

175 Elles avaient une cave en bas de la pente qui a servi de local aux services sociaux de la Résistance, de Combat; et entre autres il y avait un commissaire de police qui était un collaborateur notoire, d'ailleurs il a été exécuté à la Libération, qui était un de leurs fidèles clients. Et bien il y a quand même eu ça, les connaissaient, c'étaient des amis, il n'était pas dupe, il ne les a jamais dénoncés, Gussonac. Et en entrant au magasin il leur disait, c'est quand même bizarre pour un magasin d'antiquités ce que ça peut sentir ici le fromage et le saucisson; et les Demoiselles Buisson, imperturbables: "Que voulez-vous, cher ami, par les temps qui courent, on se débrouille comme on peut."

Elles faisaient croire que c'était du marché noir; et bien il ne les a pas dénoncé, il n'était pas dupe.

: C'est elles qui habitaient rue Donquillard (?) et qui ont logé Georges Bidault.

: Oui, et bien elles ont logé tout le monde. Alors, dans leur appartement qui était rue Dandin, elles ont vraiment hébergé les responsables, vraiment, de la Résistance. Alors il y avait vraiment tout le monde, Frenay était chez elles, même Le Père Chaillet a été chez elles. Elles ont reçu donc Frenay, les principaux responsables; elles avaient chez elle aussi Renouvain, qui était Action Française. C'est ça qui est très important, Action Française, militant (?) Action Française, il était à Combat, même mouvement où était Jean Guet, qui était communiste à l'époque on y croyait, on avait le même idéal...

: Union pour l'occasion.

: Et il y eu quelquefois des discussions épiques parce que les demoiselles Buissons avaient le buste de la République dans leur salon, elles étaient républicaines farouches. Puis Jacques Renouvain qui les faisaient marcher en les plaisantant parce qu'il était Action Française. Chacun aurait donné sa vie pour l'autre.

Les demoiselles Buissons hébergeaient tout le monde, et quand mon chef, lors de sa seconde arrestation, a réussi à s'évader, c'est chez elles qu'il est arrivé. Parce qu'il avait été arrêté en février '43, c'était la seconde fois, et il a été pris à un rendez-vous chez Mme Billiard, chez les Billiards rue de L'Hôtel de Ville, 7 rue de l'Hôtel de Ville, et arrêté là; mais c'était la police française. Et au commissariat, évidemment, on lui avait

✓ enlevé ses vêtements, vidé ses poches etc. Il était en petit caleçon. Et il y a eu, tout à coup, une panne de courant, et il a entendu une voix qui disait: "les clefs sont sur la table." Il a ramassé ses clefs, il a filé, et il a dit si on passe partout, n'ouvre pas la porte des Buissons parce qu'ils se sont lancés à sa poursuite; et il a pu entrer chez les demoiselles Buisson, Et c'est là qu'il m'a donné rendez-vous le lendemain, c'était donc sa

20<sup>0</sup> seconde évasion.

: Elles étaient vraiment très lyonnaises, et elles ont fait beaucoup de choses.

: Et il faut dire que mon chef donc, qui s'était évadé deux fois, et qui chaque fois a repris le combat, comme Andre Bolier, par exemple,.. Il m'avait dit: "nous y passerons tous, qu'est ce que ça peut faire, la France sera tellement plus belle après." Et lui est mort sous les tortures; j'étais déjà arrêtée. Et ils sont mort avec leurs illusions. Quand je disais à M. Bruneau "Eux, ils sont morts avec leurs illusions, et nous depuis notre retour, on va de disillusion à disillusion," enfin. Mais c'est une autre histoire. Mais c'est vous dire un peu, donc les demoiselles c'est un autre visage,

Et puis nous avons été hébergés pendant toute la clandestinité-- même bien après moi, j'étais arrêtée en '43-- par la famille Humblot. La famille Humblot c'était ce qu'on appelle la famille bourgeoise, lyonnaise; c'étaient des gens qui avaient six enfants, d'ailleurs vous avez connu M. Humblot, et qui malgré les dangers que ça représentait, ont vraiment reçu aussi tout le monde, ils ont reçu tout le monde à Combat.

: Ils habitaient rue Vauban, non?

I : Ils habitaient 19 rue Vauban, non, 20 rue Vauban, il y avait d'ailleurs une plaque, mais on pouvait très difficilement lire leur nom. Et je n'ai jamais eu peur chez eux. D'abord la concierge était dans le coup; et alors la concierge étant dans le coup, elle surveillait, et plusieurs fois la police est venue enquêter. Et elle disait: "ne me parlez pas de cette famille, il y a six gosses, il y a toujours des amis, des copains qui viennent, il y a un boucan dans ... c'est des allées et venues...", ça les a sauvés, si vous voulez. Et quand, à l'été '43 la Gestapo alors est venue, c'était l'été et la famille était à la campagne à St Cyr, il n'y avait que M. Humblot qui était là parce qu'il travaillait, et il partait pour le weekend. La [redacted] est venue justement un samedi, il n'était pas là, et la concierge a dit: "non, ils sont absents; mais M. Humblot travaille, il sera là en début de la semaine prochaine." Et puis je suis venue, donc j'avais forcément ---- qui n'était pas là; et quand je suis arrivée, la concierge m'a dit: "Attention la Gestapo est venue, vous savez où sont cachés les papiers, il faut que vous débarassiez l'appartement." Donc, vous voyez le rôle que pouvait remplir une concierge. D'une part elle a détourné la police, et d'autre part elle m'a prévenue. Et alors, bon, j'ai emporté les papiers, et c'est d'ailleurs avec ça que j'ai été arrêtée; mais enfin eux, ils sont passés à travers. '

Et bien ils ont reçu pendant toute la clandestinité, malgré leurs six enfants.

I: Oui, c'est ça je trouve surtout pour la famille...

: et ça c'était...

I: ...leurs propres enfants

: Et ça c'était ce qu'on appelle la bourgeoisie Lyonnaise, si vous voulez. C'est pour vous dire qu'il y avait absolument tous les milieux; et je crois que c'est très, très important. De même que nous avons eu aussi comme boîte aux lettres à Combat, une cartomancienne, qui habitait rue de Marseilles là, en bas de la rue, et qui était vraiment la cartomancienne type, vous savez, la perruque rousse, le perroquet, le mar de cafe, il y avait tout. Et elle a hébergé Frenay.

: Oui, mais il a changé son nom.

: Mais bien sûr, comme tous les clandestins. Mais je sais que je portais un message chez cette femme, et alors il y avait un mot de passe bien sûr, mais elle me regardait d'un air soupçonneux, et elle hésitait à me faire entrer; mais j'ai eu le temps d'apercevoir--- . Et bien voilà une femme qui était dans la résistance, c'était une femme qui était cartomancienne. Il y a eu un ouvrier aussi qui était chemin de Barabin (?), un ouvrier, vraiment quelqu'un de très modeste; on avait transporté dans sa cuisine, il y avait que ça, une machine à écrire. Vraiment des gens de toutes conditions sociales; et je crois que c'est très important.

: On pourrait construire une catégorie que je regrette qu'on oublie assez souvent, les paysans. Les paysans, les cultivateurs,

[--Many voices--]

: Alors là, quand c'était pour le maquis...

: Mais pour les parachutages.

: Pour les parachutages, oui, c'est ça...

: Les transports d'armes, les transports de contenaires.

: Evidemment ils mettaient plein leurs poches avec, en faisant du marché noir.

: Mais ça, c'était en dehors, c'était pas tous...

: ...mais ça n'empêchait pas d'aider la Résistance.

300 : Moi, je peux remercier les paysans qui étaient autour de moi, vraiment il y en avait un... La première chose qu'il m'a demandé, il y avait deux jours que j'étais dans le coin, il m'a dit: "J'ai des armes à transporter, vous ne voulez pas venir avec moi?"; et il m'a donné un espèce de vélo d'hommes qui était haut comme ça, j'arrivais pas à l'enjamber...

: Heureusement que vous êtes grande.

: Heureusement que j'étais grande; et j'étais devant, et lui était derrière avec ses boeufs, les armes étaient recouverts de fagots, il fallait transporter d'un endroit à l'autre. Alors je lui ai dit: "Je tomberai s'il arrive quelque chose, et j'avais hâte de rentrer dans la ferme; mais vraiment ils ont..."

: Et bien oui.

: Et même le soir, j'allais entendre la radio--à ce moment-là c'était surtout la radio, la télé, la radio de Londres--

: La BBC.

: Oui, et bien il y avait une personne étrangère qui est rentrée "Oh, mais je vous connais, vous," alors il dit: "Mais sûrement pas, elle n'est pas d'ici, elle est du Nord." Vous voyez, toute de suite ils avaient-- ils se défendaient eux-mêmes, d'accord-- m'enfin, ils avaient la répartie pour nous soutenir.

: Oui, alors pour en revenir au travail des femmes, si vous voulez, donc nous avons fait ça, les boîtes aux lettres,

les rendez-vous, le rendez-vous qui avait lieu ou bien chez des amis, comme par exemple les demoiselles Buisson, la famille Humblot, comme beaucoup d'autres, ou bien alors dans la rue. Et on avait beaucoup de rendez-vous dans la rue parce que les cafés étaient quand même dangereux; il y avait toujours des agents de la Gestapo dans les cafés. Alors on se rencontrait dans la rue, et sur les quais parce que sur les quais c'était quand même facile de pouvoir parler discrètement, et puis de voir si on était suivi, si on était surveillé. Mais il faut dire que tout ce travail là était vraiment très dangereux, et lors qu'on dit de quelqu'un qu'il était seulement agent de liaison, et bien les agents de liaison avaient vingt fois l'occasion de se faire arrêter dans une journée parce qu'ils faisaient vingt boîtes aux lettres, et chaque boîte aux lettres représentait un danger.

[--(Many agree)--]

Les chefs étaient relativement protégés, c'est ce que j'ai envoyé en pleine figure à Frenay un jour; j'ai dit: "Les agents de liaison, ils risquaient de se faire arrêter vingt fois par jour," tandis que les chefs, souvent ils s'en sont tirés parce que tout le monde s'est fait arrêter pour les défendre, si vous voulez, alors tout le monde y passait, et personne n'a parlé sous la torture même. Alors ça, c'est quand même quelquefois valable.

[--General agreement--]

Alors on faisait ça, les boîtes aux lettres, les rendez-vous, et puis on codait et on décodait les messages parce que évidemment à partir de l'Occupation de la Gestapo, c'était plus dangereux; et à ce moment là on avait pas le droit de se donner des rendez-vous en clair, de même que les renseignements importants étaient toujours codés. Et, avant mon arrestation, même, on surcodait les

messages pour plus de sécurité, ou alors on avait, naturellement, il était interdit de prendre des rendez-vous en clair. Quand j'ai été arrêtée j'avais évidemment mon carnet parce qu'on avait quand même beaucoup de rendez-vous dans la journée, mais je mettais simplement, mettons: "13h 15, S.M." etc. Il fallait vraiment que il n'y avait que moi qui sache que ca voulait dire Saxe/Morant, à l'angle de l'Avenue de Saxe et de la Place Morant. Il fallait vraiment que je parle pour donner ces rendez-vous, autrement eux ne pouvaient pas déchiffrer.

: Le Codage était simple, qu'on employait, dans n'importe quels circonstances, il suffisait d'avoir la même page, le même livre, et on mettait pas chiffres, alors 5ème, c'était la 5eme lettre (?) 5, 6, on revenait à 2, et on revenait à 4 pour dire le "g" et ainsi de suite. Et on mettait le chiffre 9, qui était le chiffre final de code pour dire "allez à la ligne suivante," et on commençait, c'etait ---- ---- mechant(?) car les Allemands avaient un décodé messages.

: On prenait aussi des maximes, des sentences, des vers, par exemple...

: Et là c'etait une autre page.

: ...Alors, évidemment, si c'était mettons... enfin on pouvait prendre n'importe quel vers. Donc, j'ai été arrêtée le 8 août, '43 en train entre Annecy et Lyon; et je me trouvais malheureusement, exceptionnellement avec ma soeur qui était également dans la Résistance à Combat et à Témoignage Chrétien. Nous n'étions jamais ensemble, mais c'était mon chef qui m'avait dit: "Vous partez avec votre soeur, c'est les vacances, vous partez avec votre

véritable carte d'identité." En même temps j'ai rencontré le responsable de Combat à Annemasse; et nous avons été arrêtés en train si bien que nous avons de la fatalité été arrêtés deux, alors que nous n'étions jamais ensemble. Alors c'était le 8 août, '43 et comme tout le monde à l'époque c'était la prison de Mont-Luc, les interrogatoires à l'École de Santé; au bout de six semaines nous avons été transférés à Fresnes, à Paris, quatre mois et demi de prison, et nous sommes déportés, nous sommes partis en déportation par le premier grand convoi de femmes françaises. Nous étions mille femmes qui avons quitté Ravensbrück par le camp de Compiègne. C'était le convoi des vingt-sept mille, qui est resté célèbre parce que c'était le premier grand convoi de femmes. Et je suis rentrée le 5 juin, '45 parce que j'avais eu le typhus à Bergen-Belsen. Je suis rentrée, mais la plupart des camarades étaient morts; j'ai eu la chance de retrouver ma famille, ma soeur est rentrée de déportation aussi, par miracle, mais elle est morte quelques années après. Mais ce qui a été le plus terrible c'est qu'en rentrant je n'ai retrouvé que très peu de mes camarades de Résistance, ils avaient tous été fusillés, ou bien ils étaient morts en déportation, ou ils étaient morts sous la torture; ça a été vraiment une des choses les plus terribles du retour.

I: Vous avez repris votre travail?

: Oui, alors après... oui, mais nous avons rencontré une grande incompréhension, je crois que tous les déportés le diront, personne ne se rendait compte de ce qu'était la déportation. Nous étions quand même très fatigués, très diminués...

[--- general agreement---]

J'avais fini avec le typhus, et donc, je n'avais plus de mémoire. Et bien on n'a absolument pas compris à la rentrée, quand on nous a réintégré; j'ai dit: "Mais nous n'avons pas droit a un congé?" On aurait eu vraiment besoin de...un an, surtout, enfin, un <sup>[pour]</sup> travail intellectuel d'au moins un an de repos...

: Oh, oui,

: ... pour pouvoir récupérer...

: Et c'est l'enseignement qui a exigé...

: Oui, moi je savais Socrates, oui j'ai connu ça, mais vraiment on avait passé l'éponge, après deux ans quand même de captivité. On m'a dit: "Mais vous avez eu les grandes vacances somme tout le monde!" Et il a fallu rentrer dans des conditions très difficiles, et j'ai trainé ça toute ma carrière parce que pour corriger mes copies, j'ai fait mon travail le plus honnêtement possible bien sûr, mais je mettais trois fois plus de temps que mes collègues, pour faire le même travail. C'était quand même un travail très pénible; ils n'ont pas compris. Et on m'a collé une classe de terminal, de philo, à mon retour. J'ai dit: "Mais je suis absolument incapable". "Et bien c'est la classe dont personne ne veut, donc vous arrivez après tout le monde, vous devez prendre le service qui reste." Je suis rentrée à St Jules apres.

: C'était à St Jules, et quel était la directrice à ce moment là?

: A ce moment là le lycée de St Jules dépendait de Cartinet(?) et par conséquent la directrice était Mlle. Rousseau, qui est devenue Mme Gineste. Et un an après, le lycée est devenu autonome, la directrice était Melle Bourgin, qui était une femme vraiment extraordinaire, et qui, elle, avait compris et qui, donc

c'était le début de la seconde année scolaire, en '46, qui m'a dit: "Melle, je vous donne la classe de 4ème" qui était très demandé parce que nous étions trente professeurs classiques pour le nombre d'élèves, surtout en grec." Je vous donne la classe de 4ème, qui est très demandé, mais je pense que vous serez contente de pouvoir repartir avec une classe de 4ème, avec des débutants en grec etc." Elle me donnait mon samedi--parce que à ce moment là on travaillait le samedi, au moins le matin-- c'est la seule fois de ma carrière qu'on me donnait le samedi, pour avoir deux jours de suite. Et, donc je suis partie ravie, deux jours après j'étais rappelé par un télégramme que ma délégation m'était retirée, enfin j'étais nommé dans un collège moderne, rue Jara. Alors je suis arrivée complètement consternée chez la directrice; et elle m'a dit: "Croyez que je n'en savais rien, autrement je vous aurais prévenu. C'est l'inspecteur général qui vous envoie dans ce collège." Et alors je dit: "C'est une agrégée qui occupe mon poste?" Elle m'a dit: "Mais pas du tout, Melle, c'est un professeur qui n'a absolument pas plus de titre que vous; sa supériorité sur vous c'est qu'elle n'a pas fait de résistance."

: Oh...

: Et la directrice, elle en a été malade puisqu'après elle était... Et à ce moment là j'aurais pu faire marcher le piston, parce que <sup>quand même</sup> c'était révoltant, j'aurais signalé la chose, ça m'a dégouté; je suis partie d'autant plus que celle qui me remplaçait c'était une camarade de fac. et j'aurais pas aimé être à sa place.

: ...sinon que, je vais vous dire encore que c'est grâce à... parce que j'ai eu deux postes emmeteurs, deux postes emmeteurs et le deuxième <sup>c'est</sup> Virginia Hall qui a été le chercher à Chateau Roux.

Il était chez, caché chez un garagiste, M. Floret, qui a été arrêté, qui est mort en déportation d'ailleurs. Ce poste émetteur que vous avez vu l'autre jour, parce que j'en ai eu deux. J'ai eu un du Dr. Rousset; après je suis, j'ai reporté celui du Dr. Rousset au moment où je me suis absente pour une mission que j'avais à faire en Zone occupée, et revenir en Zone libre, si bien qu'il fallait quand même que les émissions se fassent. Et quand je suis revenu, le poste émetteur avait été emmené du Dr. Rousset, il était parti dans un autre réseau, réseau stationnaire, c'est ce poste émetteur là.

: Ne me parlez pas de la concierge du Dr. Rousset. Si j'ai jamais eu des envies de meurtre, cette femme elle était toujours à envahir la porte, et je ne pouvais pas arriver à mettre le pied dans la porte, je faisais le tour...

: C'est la femme de service, la, ~~sa~~ gardienne.

: La concierge d'en bas.

: AH, la concierge en bas.

: Elle se mettait avec sa chaise dans la porte, quand j'avais du courrier à mettre.

: Il faut croire que vous étiez facilement repérable.

: Alors, donc, c'est Virginia Hall, une femme qui est allée chercher ce poste là-bas en --- et Loire (?) pour me l'apporter chez moi par deux Anglais, dont l'un s'appelait Dominique et l'autre Grégoire.

425 Alors pour en revenir aux résistantes lyonnaises, nous avons un cas, c'est une commercante d'ici qui m'a donné son témoignage et qui m'a autorisé à le publier, donc je peux vous en parler.

I: Vous êtes en train de faire un livre?

: Ah oui, là ça va faire un livre ça, par la suite.

Il s'agit donc de Jeanette, on l'appelle communément Jeanette, elle s'appelle Jeanne Tavergnier. Voilà son récit:

Depuis 1943 elle fait partie d'un groupe du mouvement Combat, animé par Hugues Béranger, "Micky", "Micky Cordier" qu'il s'appelait en son faux nom, qui deviendra, par la suite, un des créateurs du FUJ avec Marc, qui est Pierre Terescat (?), et Clément Brisson, qui en réalité est Henri de Bièze, ainsi que Henri Denis, qui plus tard sera arrêté avec deux valises de faux tampons, et fusillé aussi avec Louis Rigal qui s'appelait Limousin, sans oublier Vincent Ranque (?) qui s'appelait Baillant (?).

: Il y avait Rogesse, également.

: On va peut-être en parler.

: ... Oui, mais là dessus, je voudrais expliquer...

: Oui, c'est un mouvement qui est rattaché, un mouvement de jeunesse qui est rattaché au MUR.

: "Mouvement Unis de la Jeunesse"

450 : Mouvements Unis de la Résistance. C'était les Forces Unis de la Jeunesse. C'est Jeanette qui est une permanente appointée au service des faux papiers du MUR qui aura la responsabilité du travail des fausses cartes d'identité et de ravitaillement, sous la direction de Jean Desenier (?) qui sera arrêté le 10 juillet '44, et décèdera des suites de sa déportation. Opérant sous les ordres directes de d'Alban Bisvele (?). Tout ce travail se faisait 20 rue Jacard, à la Croix Rousse, avec Jean Fleurier

et Charles Ravard, dit 'Pinard' (arrêté par la suite et mort au camp de déportation de Neungarn) De plus Jeanette servait de courrier entre les groupes des MUR -- Mouvements Unis de la Résistance-- et la FUJ-- Forces Unies de la Jeunesse-- . Elle avait aussi créé le service social permettant d'aider les camarades arrêtés et internés, ainsi que les familles de ceux-ci, sous la pseudo du " Gai (?) de Bienvenue". Pour ses opérations de solidarité, Jeanette avait loué un local 9, Cours Gambetta, où se passaient d'ailleurs les réunions des membres du réseau, dont Henri Geurchon, dit 'Bailli', présidait les plus importantes.

"Notre groupe", dit Jeanette, "opérait des descentes dans les mairies pour raffler des cartes d'alimentation dont nous avions tant besoin pour confectionner nos paquets de prisonnier."

Elle dit 'raffler' carrément, c'était soit une entente avec l'employé de mairie pour qu'elle se laisse voler, ou sinon, on lui flanquait sur la figure, on ouvrait le tiroir, on prenait... ça s'est trouvé comme ça.

475 : Souvent elles étaient d'accord pour se laisser ligoter.

JB: Souvent elles étaient d'accord. "Aussi pour confectionner nos paquets de prisonnier, nous allions dans les bureaux de tabac pour récupérer paquets de Gauloises, et gros cul. Il paraît que les expéditions ont failli tourner mal avec le bureau de tabac de la rue Victor Hugo, à l'angle de la Place Belcour, à cause de clients trop curieux, mais ce ne fût qu'une alerte heureusement." Parce que les bureaux n'étaient pas bien emballés pour donner du tabac parce qu'ils faisaient du marché noir avec.

"En 1943 ce furent des arrestations en chaîne dans notre groupe. Hugues Baranger, et Pierre Torresque (?), arrêtés, jugés à Montpellier. Je reçus l'ordre de me rendre là-bas pour contacter l'avocat de

mes deux camarades afin qu'ils soient inculpés de Droit Commun pour éviter le transfert de leurs dossiers à la justice allemande. Mais entre temps, ils furent incarcérés à la maison centrale d'Aice (?) où je dus me rendre en passant par Marseille. Arrivé en gare, une fouille de routine m'obligea à garder en main les pièces compromettantes, alors qu'ils vérifiaient mon sac, et sur mon retour, je suis de nouveau inquiet, sans un accroche.

Dans le train un cul d'âne veut absolument savoir d'où je viens et où je vais et m'empêche de me reposer, si bien qu'arrive en gare de Villeneuve-sur-Lotte, très fatigué, je m'endors bien camouflé près d'un sentier bordant le Lot. Et pourtant je suis justement réveillé par un gardien de la Centrale d'Aice (?) qui devait surveiller les abords de la prison. Par chance, ce gardien était un des nôtres, et il me conseilla d'aller au café où se réunissaient les gardiens lorsqu'ils n'étaient pas de service, m'assurant que je trouverais bien un camarade qui pourrait me donner des indications sur Hugues Baranger et Pierre Torrescat, dit "Marc". En effet, j'ai pu lier conversation avec l'un d'eux qui m'annonça que mes deux camarades étaient l'objet d'une levée d'écrou, et que je devais les prendre en charge rapidement avant que les Allemands ne les récupèrent pour les interroger sur leurs activités lyonnaises. Le retour se fit dans la joie et notre travail clandestin continua avec d'avantage de prudence.

En juillet '43, nous vivons dans une certaine anxiété, car de nombreuses arrestations éclaircissent nos effectifs et je suis envoyée à Valence pour reprendre contact avec un imprimeur de St Perez, qui nous était d'une grande utilité dans la fabrication de faux documents. Mais tout ce qu'il devait me remettre n'était

pas prêt. J'ai dû attendre une journée que j'ai employé en allant à Bole-et-Valence (?) prendre contact avec le brigadier de la gendarmerie, qui avait déjà rendu de signales services à notre groupement.

525 Dans mes tribulations, je dois signaler qu'en arrivant en gare de Valence, très inquiet en cas de fouille, car j'avais des documents compromettants dans ma valise, lorsqu'un soldat allemand très gallant, mais qui ne le serait pas envers une jeune fille de 20 ans,

: Elle est très jolie.

530 : ...se précipita vers moi pour s'offrir à porter ma valise. Et ce fut avec joie que j'acceptais les services de ce chevalier servant teuton, qui me rendit mon précieux bagage en dehors de la gare, et le vit s'éloigner avec la plus grande satisfaction. En arrivant à Valence, la grande difficulté fut de trouver une chambre car tous les hôtels étaient requisitionnés. Enfin je trouve une chambre de bonne, sans confort, qui me fût affecté à contre coeur, l'hôtelier ne paraissant pas enchanté de mon insistance. Et le lendemain matin, en descendant dans la salle commune, je suis tout étonné de voir que la clientèle n'était composée que de soldats allemands, parmi lesquels j'aperçus mon soldat de la veille, qui m'avait si bien rendu service en portant ma valise. Il bondit littéralement sur moi en me voyant, et voulu m'offrir une consommation avec des "jolie mademoiselle, jolie mademoiselle" par ci, "jolie mademoiselle" par là, faisant croire que j'étais la bonne amie de ce Fritz sous les yeux ronds de notre hôtelier et de sa femme, qui me prirent pour une collabo de la pire espèce. Evidemment si cette scène s'était passée à la Libération, j'aurais eu droit à la tonte des cheveux, et à tous les outrages infamement réservés aux amis des troupiers --- Je m'empressai de quitter ces lieux compromettants

et j'allais me réfugier dans le jardin public de Valence. après avoir eu la déception d'apprendre que le responsable du maquis du coin venait d'être arrêté.

Malgré tout, mon voyage ne fut pas entièrement négatif parce que je rapportais à Lyon les documents de l'imprimeur de St Perez.

En rentrant de ce voyage, j'arrive 9, Cour Gambetta et trouve dans ma boîte aux lettres clandestines juste un billet de chemin de fer de Marseille. Ors je sais que Hugues Baranger était parti en mission dans cette ville; et ce billet de retour, seul, sans aucune explication, m'intriga particulièrement. Méfiante, au lieu de monter de suite à mon appartement, je descendis préalablement pour y déposer ma valise. Puis je montai chez moi, trouvant tout en dessus, dessous, des ~~trous~~<sup>trous</sup> à terre, des objets brisés, avec des papiers trainant de tous côtés, remarquant que des objets de valeur avaient disparus. Sans perdre un instant, je suis allée aux nouvelles, au restaurant d'Andre Musset, Grande rue de la Guillotière, où souvent se retrouvaient plusieurs camarades, tous très étonnés en me voyant apparaître, car ils me croyaient également arrêtée avec Henri de Bièze, par les hommes de la Gestapo de la rue Alphose Fauchier. Pour plus amples informations je suis allée chez les parents d'Henri-Denis qui tenaient un bureau de tabac, pardon, un bureau de poste au Bréteau (?) . Mais de nombreux, de sombres pressentiments," (je lis mal)" m'assaillirent que tout était clos, aussi bien la porte que l'appartement. J'ai appris, par une voisine, qu'ils avaient aussi été arrêtés. Très désespérée je suis allée rendre visite à mes parents pour leur dire de ne pas s'inquiéter s'ils ne me voyaient pas pendant un

certain temps, et pour demander à mon brave père d'aller récupérer la fiche valise, camouflée dans la cave Cour Gambetta.

En les quittant, bien sûr, l'idée me vint de disparaître immédiatement, et d'aller me rendre chez des amis à la campagne, pour me faire oublier quelques temps; mais il y avait ces fameux documents que je rammenais de St Perez. A qui fallait-il les remettre avant de me perdre dans la nature? Et puis je devais faire le rapport sur ma mission de Bole-et-Valence (?). Donc, avant toutes choses il me fallait me rendre aux locaux des responsables du MUR au 24, rue Jacard, qui me conseilleraient obligatoirement sur la marche à suivre.

Je me suis engagée sans hésitation dans l'allée, et grimpée rapidement l'escalier menant au comble où se trouvait notre PC. Jusqu'à présent tout était calme aux abords, il n'y avait aucune inquiétude particulière, lorsqu'en arrivant sur le palier du dernier étage, qu'est-ce-que je vois à terre? Une multitude de mégots de cigarettes alors que je sais que nous avons comme consigne, qui était respecté, de ne pas fumer. D'un bref regard sur la serrure, je m'aperçus qu'elle avait été forcée, et d'un seul coup je réalisai que je venais me jeter dans un piège, en entendant, à travers la cloison, du bruit à l'intérieur. D'un bond, je fis demi-tour et me jetai précipitamment dans la descente de l'escalier, alors que brusquement la porte du palier s'ouvrait avec fracas, et plusieurs hommes se mirent à tirer du haut de la rampe. Ces balles de mitrailleuse m'entourèrent pendant que je débaroulai (?) l'escalier, du haut en bas, comme un pantin désarticulé. atteinte par plusieurs projectiles, qui me traversèrent le corps. Restant inanimé sur le palier du dessous, pendant

que les hommes du ----, tout en vociferant se précipitèrent sur moi, et m'emmenèrent toute pentelente au siège de la Gestapo, 35 rue Alphonse Faucher, ou ils essayèrent de m'interroger malgré mon état.

En effet, j'étais non seulement affaiblie par le sang perdu par ce mitraillage, mais de plus j'étais complètement ensanglanté; le visage défiguré, avec plusieurs dents cassés, dans ma terrible chute de l'escalier. Francis André, le tortionnaire, et ses acolytes ne purent rien tirer de moi, vu mon état, quoi que je n'avais aucunement perdue mes esprits. Mais peut-être voulaient-ils avoir des renseignements sur ma véritable identité, sur mon activité avant que je passe de vie à trépas, car ils pensaient sans doute que je n'en recâpperai pas. Dans cet interrogatoire j'ai vaguement compris que toute notre équipe des MUR, de la rue Jacard, était tombé dans un piège, et que peu de mes camarades n'en rechâpperaient, car ma photographie, comme celle d'autres personnes de leur groupe, était entre leurs mains. Devant mes dénégations et mon mutisme, ils me descendirent à la cave sans me donner aucun soin, et m'enfermèrent avec une femme, qui, au lieu de me secourir et de compatir à ma situation, essaya de me tenir conversation sur ce qui m'était arrivé, et pourquoi on s'était acharné sur moi, et que je payais sûrement pour des hommes qui ne valaient pas la peine que je les défende etc. etc. Me méfiant de cette sirène qui devait être mise avec moi comme mouton par ses Messieurs ----, et m'habituant à la pénombre de cette cave, j'entrevis dans le fond opposé où nous nous trouvions, plusieurs hommes enchainés, que je ne connaissais pas, et qui pour la plupart

gémissaient douloureusement sans doute à la suite des coups reçus. Enfin, cette nuit de cauchemar se termina, et le lendemain matin on me transporta à pas forts confirmés jusqu'au fort Mont Luc avec d'autres personnes qui venaient d'être arrêtés également. Et l'on ne peut se figurer, dans ce cas là, quel bien moral cela peut engendrer de sentir près de soi d'autres êtres humains qui souffrent comme vous et qui espèrent, malgré tout, s'en sortir. A Mont Luc c'était d'abord la fouille. Tout y passa, doublure, vêtements, dévêtements, chaussures, etc. puis je fus dirigée au Pavillon des Isolés, qui avant l'occupation allemande s'appelait l'Infirmierie. Maintenant il n'y avait plus ni infirmiers, ni médicaments; ce pavillon était destiné aux internés dangereux. Pour moi, je fus mise dans une cellule à droite du couloir, où se trouvaient d'autres femmes internées, toujours sans soins. Ce furent ces merveilleuses camarades qui désinfectèrent mes plaies avec le chlore prélevé dans les pinettes (?).

675 Quelques jours plus tard j'ai eu droit quand même à la visite d'un médecin allemand qui m'assura que j'avais eu vraiment de la chance avec l'un des projectiles reçus qui me traversa tout le corps à la verticale sans toucher aucun organe vitale. Mais ce n'est pas pour cela que cet éminent Arzt parla de me soigner; son adieu en partant fut sans doute: "vit ou crève, sale Française, cela n'est pas mon problème," phrase courante prononcée dans la langue de Goethe et si agréable à nos oreilles de Latin.

Durant mes neuf semaines d'internement, j'ai pu faire passer une lettre par des ouvriers français venant construire de nouvelles cellules avec qui nous avons pu communiquer à travers la fenêtre

grillage, donnant sur le chemin de ronde lorsque nos gardiennes, Gretchen, avaient des moments d'inattention, ce qui était très rare pourtant. Car ces Allemandes triées sur le volet, étaient plus salopes avec nous que ne l'étaient les hommes de la Wehrmacht (?) qui gardaient les détenus. Ainsi avec mille ruses de sioux, nous réussimes à faire venir un paquet confectionné par mes parents; c'est la grande joie dans notre cellule, non seulement d'avoir quelques vivres à partager, mais surtout d'avoir roulé nos goalières. Mais les ombres des exécutions assombrissaient nos journées, des chiffres sont murmurés d'une cellule à l'autre par les troupiers de la Wehrmacht aux détenus, car la Gestapo est sur les dents depuis l'attentat du 26 Juillet, '44 au café-restaurant "Le Moulin à Vent," Place Belcour. Les auteurs ne furent pas trouvés, mais, la Gestapo, pour se venger, fit exécuter le lendemain, sur les lieux de l'attentat, Place Belcour, cinq détenus extraits des cellules de Mont Luc. Aussi, dès l'annonce du débarquement de Normandie, les chefs de la Gestapo" alors il y a les noms de cinq personnes qui ont été fusillés ce jour là...

END OF TAPE